



HAL
open science

é- entre extraction, extériorité, extrémité, et émergence phonologique et énonciative

Sarah de Vogüé

► **To cite this version:**

Sarah de Vogüé. é- entre extraction, extériorité, extrémité, et émergence phonologique et énonciative. *Faits de langues : revue de linguistique. Les cahiers*, 2018, (Dé)compositionnalité des verbes préfixés. hal-01956873

HAL Id: hal-01956873

<https://hal.science/hal-01956873>

Submitted on 16 Dec 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

DeVogüé, S., (2018) " *é* entre extraction, extériorité, extrémité, et émergence phonologique et énonciative", Hélène Le Guillou de Penanros & Fumitake Ashino, (eds)"(Dé)compositionnalité des verbes préfixés", *Cahiers Faits de langue*.

***é*- entre extraction, extériorité et émergence : pour une morphologie hétérogène**

Le préfixe *é*- est associé à un faisceau de valeurs singulièrement variées¹ : notamment des valeurs d'extériorisation (*émigrer*), des valeurs dites élatives (*épépiner* : retirer les pépins de quelque entité à pépins), ou des valeurs factitives ou intensives, qui correspondent à la visée d'un état (*éclairer* signifiant rendre clair). Ces valeurs peuvent parfois cohabiter, jusqu'à donner à un même mot des sens contradictoires : ainsi le mot *épointer* s'avère pouvoir signifier aussi bien rendre pointu que retirer une pointe. Sur la question de savoir si elles devraient ou non être rapportées à des préfixes différents, les points de vue divergent. Contre la position consistant par exemple à rapporter élatifs et factitifs à des origines différentes (la préposition latine *ex* pour le premier, le préfixe latin *ex-* pour le second), Aurnagues et Plénat (dorénavant A&P)² soutiennent que ces deux valeurs au moins relèvent du même fonctionnement.

Au problème que peut constituer cette variété de valeurs s'ajoute la concurrence du préfixe *ex-* avec lequel *é*- est étymologiquement lié : un préfixe que A&P choisissent en revanche de séparer du *é*- élatif/factitif sur lequel ils se concentrent, rapportant *ex-* à un modèle latin « savant ou semi-savant », et *é*- à un « modèle français », ancré dans des pratiques artisanales souvent anciennes³, et qu'ils disent être tout à la fois nouveau par rapport au système latin, plus restrictif, et plus productif (p.206).

* Modyco-CNRS et Université Paris Ouest Nanterre

¹ Ce travail prend la suite d'un travail collectif du groupe INVLEX, réunissant Rémi Camus, Jean-Jacques Franckel, Lucie Gournay, Gérard Mélis. Il a bénéficié aussi des différentes présentations d'une Journée d'Etudes du laboratoire LLF, organisée par Rémi Camus sur « Les avatars de *eks* ». Il bénéficie maintenant des suggestions des deux rapporteurs qui l'ont relu et que je remercie.

² Aurnagues&Plénat 2007, Aurnagues&Plénat 2008.

³ Voir A&P pour une reconstitution plus détaillée de l'histoire de cette concurrence. On notera que le *ex-* savant n'en est pas moins particulièrement bien implanté en synchronie. Quant au *é*- populaire, si le témoignage de la Toile montre qu'il reste productif, la plupart des termes qu'il permet de construire sont extrêmement spécialisés, parce que liés à des pratiques artisanales inconnues des non-spécialistes : la grande majorité des mots cités par les auteurs sont soit inconnus soit difficilement interprétables pour le locuteur moyen.

Venant doubler ces variations entre polysémie, doublet et homonymie, on trouve aussi des variations d'ordre syntaxique, particulièrement importantes pour le modèle « français », avec une base parfois nominale, parfois adjectivale, parfois verbale (*épépiner, éclairer, étirer*) et des rôles thématiques variés attachés à cette base comme au complément, selon par exemple que la base est objet ou résultat du geste auquel renvoie le verbe : ainsi dans *émietter*, les miettes sont le résultat de l'opération effectuée, alors que dans *épépiner* les pépins sont ce qui fait l'objet de l'épépinage. Il a pu être envisagé notamment dans le cadre de la morphologie constructionnelle issue des travaux de Corbin (1987, 1989) de rapporter les différences sémantiques à ces différences syntaxiques. A&P choisissent de renoncer à ce type d'approche, les variations sémantiques opérant indépendamment des variations syntaxiques.

Il est par ailleurs fréquent que l'on ne soit pas certain de devoir considérer que l'on a bien affaire au préfixe *é-* ou même à une forme issue d'un *ex-* latin, plutôt qu'à une simple syllabe vocalique. On ne compte pas les mots où l'on se demande si *é-* est ou non présent, ou s'il a pu l'être : c'est le cas par exemple des mots *état, égalité, événement, échec, énoncé, écouter, essai, épée, échouer, élément, épais, étrene, étincelle, ou évidence*. Le diachronicien souvent sait : du moins sait-il si le *ex-* a existé, pas nécessairement s'il est toujours là, pas nécessairement s'il s'agissait vraiment du préfixe *ex-*. Le locuteur quant à lui se demande, et peut en venir aisément à suspecter tous les *é-* initiaux d'être des résidus d'un *ex-* latin ou d'un *é* oublié.

Le fait est que l'on a avec *é-* quatre facteurs de brouillage qui viennent s'ajouter à une situation déjà bien confuse :

- l'existence d'un *é-/e-* prothétique devant un groupe consonantique s+obstruante, que l'on trouve dans *Espagne* mais aussi dans de nombreux mots en *é-* : *écriture, épeler, état*, qui correspondent respectivement à *script, spell, state* dans des langues voisines où la prothèse n'a pas été utilisée⁴ ;

- les cas relativement fréquents où *é-* paraît redoubler une valeur déjà présente dans la base : on pense par exemple au cas d'*évanouir*, où la base *vanouir* signifie en elle-même « devenir vain / disparaître » ;

- le fait que dans certains cas le *é-*, qu'il soit prothétique ou préfixal, tend à disparaître, justement parce que le contexte suffit à le faire entendre : ainsi lorsque le *é* de *écaille* n'apparaît pas dans les équivalents des autres langues où l'on trouve plutôt des formes variées dérivées de *skalia*, faut-il y voir la

⁴ Cette prothèse est au demeurant parfois ajoutée « fautivement », notamment par des enfants prononçant **espektakl*. Par ailleurs un des rapporteurs signale que les locuteurs hispaniques ou lusophones qui éprouvent des difficultés à prononcer le *sp* initial tendront parfois à prononcer **espesjal*.

preuve de son caractère prothétique quand il est présent, ou faut-il au contraire maintenir un préfixe *é-/ex-* dans *skalia*, dont le *sk-* serait alors la trace⁵ ?

- le fait que *é-* fasse partie de ce que l'on appelle des préverbes : un terme qui sert a priori seulement à désigner les préfixes apparaissant sur des verbes⁶, mais que certaines traditions grammaticales associent à des fonctionnements plus particuliers, liés notamment à l'aktionsart. Dire qu'un segment est un préverbe, c'est dire qu'il fabrique du verbal⁷. Il peut alors devenir redondant lorsqu'il est bien entendu déjà que l'on a affaire à un verbe : ainsi *lever* deviendra-t-il parfois synonyme d'*élever*, parce qu'il semble qu'*é-* n'ajoute rien au fait que l'on ait affaire à un changement d'état.

Qu'il y ait une situation ainsi emmêlée ne doit pas être pris cependant comme un simple travers de tel préfixe en particulier : même si la confusion est ici particulièrement importante, c'est là une situation relativement commune dans le champ de la morphologie.

En tout état de cause il paraît difficile de rendre compte du cas de *é-* sans avoir au préalable examiné les raisons qui peuvent induire tant de confusion en morphologie.

1. UNE MORPHOLOGIE⁸ TIRÉE DE TOUTES PARTS A HUE ET A DIA

La confusion que l'on peut observer en morphologie n'est pas un accident : c'est la résultante de champs de tensions plus ou moins divergentes qui l'organisent, champs que nous allons ci-dessous parcourir.

1.1. Entre conditionnement phonologique, sémantique, syntaxique et lexical

On a pu croire à un moment du structuralisme que la morphologie pouvait se réduire à l'étude des unités significatives d'une dimension inférieure au mot. La définition traditionnelle est plus large cependant, et les approches plus contemporaines du champ développent une morphologie qui ne traite pas seulement d'unités significatives (voir Anderson 1992, Apotheloz & Boyé 2004), mais plus largement de tout ce qui dans la forme des mots est motivé. Cette

⁵ Voir le travail de I. Turcan (2001) sur les préfixes *é-* anciens, disparus, mais dont elle soutient qu'ils restent présents, et aussi sur les *é-* contextuels, non présents parce que le contexte les fait suffisamment entendre.

⁶ Avec cependant déjà une hésitation quant à savoir si cela signifie que leur base est verbale, ou que le mot construit est un verbe ; d'autant que ces préfixes que l'on appelle les préverbes suffisent parfois de fait à transformer un nom ou un adjectif en verbe dans les dérivations parfois décrites comme parasynthétiques.

⁷ En l'occurrence, les préverbes semblent avoir la particularité de construire des verbes plutôt téléiques, opérant un changement d'état effectif, accomplissement ou achèvement.

⁸ On ne traite pas ici de la morphologie flexionnelle. On s'en tient au champ de ce que l'on appelle morphologie dérivationnelle ou constructionnelle, l'hésitation entre les deux termes n'étant pas sans lien avec les brouillages dont il va être question.

motivation peut être de tous ordres : sémantique, quand les composants d'un mot sont associables à du sens, mais aussi phonologique quand leur forme est conditionnée par la structure phonologique du mot, et encore syntaxique quand les catégories syntaxiques ou les combinatoires syntaxiques prennent le pas sur la dimension sémantique, et aussi lexicale quand le composant n'a pas de sens mais marque l'appartenance du mot à une classe (voir les intégrateurs paradigmatiques de Corbin (1987)). Tirée à hue et à dia par ces principes divergents, on conçoit que la morphologie soit vouée à la confusion, et qu'un composant comme *é-* puisse être à la fois préfixe porteur de sens, simple intégrateur paradigmatique, effet phonologique, ou outil morphosyntaxique permettant de construire un item verbal à partir d'une base non nécessairement verbale.

Au moins ces 4 dimensions ne sont-elles pas nécessairement opposées, pouvant de fait dans certaines conditions se rejoindre, voire se redoubler.

Ce n'est pas le cas des autres logiques dans lesquelles la morphologie est prise - logiques dont on va voir qu'elles sont structurellement divergentes.

1.2. Entre synchronie et diachronie

La morphologie est prise entre les deux eaux du figement et de la compositionnalité (voir Apothéloz & Boyé 2004, p. 384) : si l'on peut comme Apothéloz (2005) considérer que la morphologie est la part non fossilisée du lexique et donc la réduire au compositionnel, il demeure que la morphologie construit le lexique, et à ce titre se trouve impliquée dans ce double mouvement. La morphologie est ainsi le lieu par excellence où le diachronique émerge dans le synchronique : car c'est bien le diachronique qui construit le synchronique dans les faits de néologismes, ou de remotivation, c'est lui qui le stratifie, quand archaïsmes et néologismes, remotivations et démotivations, lexicalisations variées et effets de pression compositionnelle (Apothéloz & Boyé, p. 378), effets de coalescence ou de métathèse se conjuguent et s'opposent dans une lice sans vainqueur ni fin. Ignorer ces tensions constitutives, revient à ignorer ce qui structure le lexique, et ordonne ses modalités de construction : si la séparation de la diachronie et de la synchronie a pu être facteur de progrès dans la conception des langues à un moment d'émergence des sciences du langage, il est un domaine au moins où elle relève du refoulement pur, c'est celui de la morphologie, sauf à éliminer strates après strates toutes les sphères du lexique, que l'on choisisse d'ignorer les fossiles et les effets de démotivation qui l'envahissent ou que l'on choisisse à l'inverse de rejeter les néologismes et les remotivations comme extérieurs tant qu'ils n'ont pas été « lexicalisés » et donc figés par quelque consensus⁹. Le jeu de la synchronie et de la diachronie est au

⁹ Derrière cette question de la présence du diachronique dans le lexique, se trouve aussi celle de la productivité des mécanismes morphologiques. Pour un parcours particulièrement éclairant des différentes formes que peut prendre cette productivité et des difficultés qui apparaissent lorsque l'on cherche à les quantifier, voir Dal (2003). Par delà

cœur du lexique et constitue de fait le ressort de la morphologie, prise entre dérivation et construction, entre figement et innovation.

1.3. Avec ou sans détermination syntagmatique, avec ou sans détermination paradigmatique

Le propre des unités de la morphologie est aussi de se trouver dans un rapport complexe à la fois avec ce qui pourrait constituer leur paradigme et avec ce qui pourrait constituer leur syntagme.

Concernant le rapport au syntagme, le problème vaut d'une certaine façon pour toute unité, avec d'un côté une logique selon laquelle la valeur de l'unité dépend du contexte, de l'autre la logique inverse selon laquelle l'unité détermine son contexte (sur ce qui peut être décrit comme une affaire de poule et d'œuf voir De Vogüé 2011). Dans le champ de la morphologie, la situation est encore plus tendue, dans la mesure où il y est admis que les unités sont non pas seulement déterminées mais définies par leur contexte (leur distribution), ce qui conduit à distinguer entre des unités homophones au motif de distributions différentes (voir le cas des deux *-eur* ou des deux *-ment*) ; mais où il est admis néanmoins que ces mêmes unités ont des formes variables et des sens variables selon les contextes, ce qui conduit à réunir à l'inverse des formes et des valeurs au motif de conditionnements distributionnels différents (ainsi quand on réunit les *in-*, *il-*, *ir-*, au motif que les variations attestées sont le fait de leur environnement phonologique, ou tous les *-ier* parce que les variations attestées sont liées à la sémantique de leur base).

Quelque forme qu'on lui donne pour la rendre recevable, cette double logique est sur le fond contradictoire. Sans compter une autre logique qui cohabite avec les deux précédentes, selon laquelle l'unité se définit par son effet sur le contexte (ce que Benveniste (1962) appelle sa valeur intégrative), ce qui implique qu'elle ait cet effet quel que soit le contexte, et notamment dans des contextes totalement éloignés de ce qui pourrait être sa distribution attendue (voir les oppositions entre intégration et distribution que Benveniste mentionne ; voir aussi ce qu'Apotheloz (2005) appelle des antonymes discursifs : *re-* dans *repartir* qui appelle dans le contexte qu'il ait été fait mention d'une arrivée).

Sans compter une autre logique encore, qu'Apotheloz (2005) décrit comme une valeur de renforcement (p.10), quand le constituant n'intervient que pour marquer ce que le contexte dit (*re-* dans *redoubler* serait un exemple dans la mesure où *doubler* dit déjà par lui-même le doublement que *re-* est censé marquer).

Et sans compter enfin une dernière logique selon laquelle l'unité est choisie librement, indépendamment donc du contexte, et trouve sa valeur dans ce choix :

les calculs, il demeure singulier de voir des tenants de la morphologie constructionnelle parcourir au nom de la productivité un lexique dont beaucoup de termes sont largement oubliés, qu'ils soient anciens, spécialisés, ou qu'ils fassent figure d'hapax dont peu se souviennent quand et pour quoi ils ont été forgés.

une logique structurale à la lettre selon laquelle l'unité n'est faite que de différence, et non de quelque relation au contexte.

Sauf à ne pas vouloir voir la divergence entre ces différentes lignes de raisonnements, il faut se résoudre à admettre que toutes ces théories concurrentes et toutes ces façons contradictoires de présenter la relation entre identité et contexte, prouvent que les unités à la fois sont et ne sont pas liées à leur contexte.

Du côté des liens entre les unités et leur paradigme, la situation est à peu près la même : on peut soutenir une position purement structuraliste posant que l'unité se définit par ses différences avec les autres termes du paradigme dans lequel elle se trouve inscrite ; mais le fait est que ce paradigme manque souvent cruellement, notamment en morphologie dérivationnelle, à cause des figements et des coalescences, mais aussi à cause de tous les cas où l'unité ne s'oppose qu'à son absence ; le fait est aussi que les unités du paradigme se laissent rarement réduire à un système de différences, mais trouvent chacune une valeur propre ; le fait est surtout que le paradigme invoqué pour caractériser un composant est souvent non pas l'ensemble des concurrents du composant en question, mais au contraire, l'ensemble des mots comportant ce composant. Ainsi pour *é-* aura-t-on le paradigme de tous les mots en *é-*. Ajouté à un autre, qui est le paradigme des mots où cette fois c'est bien ce composant qui varie, mais où c'est ce avec quoi il se combine qui reste identique : un paradigme crucial pour vérifier l'autonomie de chacun de ces composants d'une part (ce que Apotheloz (2003) appelle la « diagrammaticité formelle », qui permet d'identifier chaque composant et qui est fondée selon ses termes sur un « étayage paradigmatique »), comme ressort des effets d'analogie d'autre part (on donne à tel constituant telle forme ou telle valeur par analogie avec la valeur ou la forme trouvée dans un autre mot du paradigme). Que les paradigmes bourgeonnent ainsi, entre paradigme du composant, paradigme de ce avec quoi il se compose, et paradigme des mots comportant l'un ou l'autre (ce que Apotheloz (2005) appelle aussi des micro-systèmes), est ce qui se voit déjà sur les schémas du CLG saussurien représentant les relations associatives (voir le schéma pour *refaire*). Cela tient bien entendu au lien entre syntagme et paradigme, lien largement explicité notamment par Jakobson (1956) à propos de la complémentarité entre sélection et combinaison. Mais cette complémentarité prend en morphologie une dimension particulièrement cruciale, puisque ces paradigmes à deux branches sont aussi ce qui garantit l'autonomie du constituant : qu'il puisse avoir été choisi (qu'il soit distinctif), mais aussi qu'il se retrouve ailleurs avec la même valeur. Cela produit des effets parasites intéressants quand par exemple on voit des raisonnements qui résistent à reconnaître le préfixe *a(d)-* dans *attacher*, au motif que *tacher* n'existe pas, malgré *détacher*, comme s'il fallait non pas seulement avoir été choisi mais que le contexte (ici *tacher*) soit lui aussi autonome, dans le cadre d'une compositionnalité bien comprise.

1.4. La came et le graphe

La morphologie est prise dans des logiques contradictoires. A vouloir éliminer les contradictions et ne garder que le stable, on risque de finir par évacuer ce faisant un à un tous les cas, tous les mots, tous les pans de la morphologie. Il est préférable d'y reconnaître une propriété générale de l'identité linguistique, qui toujours se construit sur fond d'altérité, face à des concurrents, et en relation avec leur contexte.

Pour arriver à modéliser ces tensions dialectiques, Culioli a proposé deux outils conceptuels : celui de la came (celle de l'arbre à cames), conçue pour modéliser l'articulation dialectique entre identité et altérité et rendre compte de la variation (Culioli 1968), et celui de la forme schématique pour modéliser la relation d'intégration entre unités et contextes (Culioli 1986).

Ce n'est pas le lieu ici de donner le détail du fonctionnement de ces deux éléments. On les verra à l'œuvre dans le cas de é-. On donne seulement les grandes lignes qui pourront permettre de suivre la forme que l'un et l'autre prendront dans la suite de l'article.

Pour la came, le raisonnement général est le suivant¹⁰ : avec des valeurs qui varient depuis l'*idem* qui identifie jusqu'à l'*ipse* qui singularise, l'identité doit être entendue comme une affaire de pondérations variables entre identification (notée =) et altérité (notée w)¹¹ ; dans cette dialectique où l'altérité ne fait que se renforcer à mesure que l'identification se fait plus singularisante (altérité radicale de l'*ipse*), on distingue 5 moments :

- un moment d'indétermination première où l'entité identifiée est à la fois singulière et indiscernable dans la classe de ses similaires, ce que l'on note en superposant altérité et identification : **w**
- un moment d'identification construite consistant à ignorer tout ce qui pourrait faire différence : une identité de l'*idem* que l'on note en mettant l'altérité entre parenthèses : **=(w)**
- un moment où l'identité se construit comme un dépassement d'altérités premières que cette identité intègre, ce que l'on note par un couple dans lequel altérité et identification figurent deux alternatives, et en marquant par un souligné la pondération sur l'identification (**w, =**)
- un moment d'identification par différenciation, où l'altérité se trouve ainsi être au contraire le fondement de l'identité construite en tant que critère de différenciation, ce que l'on note en soulignant cette fois le pôle altérité : (**w, =**)
- un moment d'identification par singularisation, où altérité radicale et identité singulière sont équipondérés et se fondent mutuellement : identité de l'*ipse*, que l'on note **w↑=** où la flèche représente l'équipondération.

¹⁰ On reprend pour l'essentiel la version présentée dans De Vogüé (2000), conçue en collaboration avec Denis Paillard.

¹¹ Dans d'autres présentations, on distingue 3 moments qui sont l'identification =, la différenciation ≠, la rupture w, ou 3 moments plus un moment compatible avec les trois autres, noté * (voir Culioli (1978) pour une présentation). Chacun de ces moments étant affaire de pondération, on met sans doute mieux en évidence la dynamique propre à cette dialectique en explicitant les deux vecteurs de chaque moment, que sont l'identification et l'altérité.

Une telle came fournit le principe permettant de rendre compte de la variation en général. Pour ce qui concerne l'identité des composants morphologiques, il y a lieu de la faire tourner plusieurs fois : pour rendre compte de la façon dont leur identité se trouve prise dans une relation d'altérité à leurs concurrents, mais aussi à leurs contextes comme on va le voir ; pour rendre compte de leur statut variable sur le plan diachronique, entre figement et autonomie, fossilisation et productivité diagrammatique synchronique ; pour articuler aussi entre elles identité phonologique, sémantique, lexicale et syntaxique, ces quatre champs se distinguant sensiblement dans la façon dont chacun organise autonomie et rapport au contexte. Cela fait potentiellement plusieurs comes dans lesquelles ces identités se trouvent prises. Des comes qui ne tournent pas pour autant nécessairement du même pas : elles se renforcent plutôt mutuellement, chacune venant démultiplier le champ des modalités ouvertes par les autres, l'ensemble concourant ainsi d'une manière sinon ordonnée du moins analysable au grand désordre qui prévaut dans le domaine de la morphologie.

La forme schématique, quant à elle, est donnée comme ce qui constitue pour chaque élément son identité propre. Etant donné ce qui précède, cette forme schématique intègre nécessairement contextes et variations. Elle les intègre de manière radicale : les formes schématiques doivent être rapportées à ce que Culioli (2011) dit par ailleurs à propos des graphes – qu'ils sont de pures relations sans quoi que ce soit qui serait à mettre en relation mais ne serait pas soi-même relation. Les formes schématiques mettent en relation, définissent des relations, se définissent par ces relations, se construisent et se reconstruisent au gré de ces relations ; ce sont ces relations qui leur confèrent tout à la fois identité et variations.

Cela suppose que la forme schématique soit un schème à la fois minimal et déformable : cela implique qu'elle mobilise des arguments et des effets dont la configuration peut varier, et va effectivement varier d'un contexte à l'autre, d'un emploi à l'autre. Cela suppose aussi qu'elle soit schématique non pas seulement au sens où elle ordonne des schémas, mais aussi dans un sens plus familier : elle traite les contextes et les valeurs « en gros », schématiquement, sans entrer dans le détail de ce que seront effectivement ces contextes et ces valeurs. Elle donne les paramètres (arguments et effets) qui se trouveront à quelque titre intervenir, elle ne dit pas comment ils interviennent. Car elle a vocation à être modifiée et reconstruite par le contexte¹² qui la constitue autant qu'elle l'intègre.

Avec la forme schématique comme avec la came, il s'agit de passer « d'une épistémologie (...) du statique (...) à une épistémologie (...) du dynamique »

¹² Ce n'est pas la définition qui est retenue habituellement, notamment dans De Vogüé (2004), quand la forme schématique détermine aussi précisément que possible les paramètres qui vont formater le contexte. Ici on revient à une conception à l'œuvre sans doute dans Franckel, Paillard & Saunier (1997), où l'on a des ingrédients (continuité et discontinuité) mais dont rien ne dit comment ils se distribuent, ou plus récemment dans les figures qui sont proposées ici même par Romero & Tragauzza. Peut-être est-ce une définition plus juste, qui tient compte de la façon dont le contexte rejoue l'unité et la déforme, d'une reconstruction à l'autre.

(Culioli 1995, p.66), où la variation des valeurs n'est pas un accident, n'est pas extérieure au système, et n'est pas indépendante du système - où la variation est constitutive du système lui-même, où elle est à l'origine d'un système qu'elle engendre.

Une telle épistémologie suppose que les unités se construisent et non pas seulement se déforment et varient – qu'elles se construisent, qu'elles se bricolent¹³, à partir de toutes les variations et de tous les contextes. Qu'elles se rejouent au lieu de se calculer. Une telle épistémologie suppose pour le moins que l'on sorte d'une logique compositionnelle stricte selon laquelle la valeur des tous se calcule à partir des éléments qui les composent.

2. UNE FORME SCHEMATIQUE POUR É-

2.1 L'analyse dynamique proposée par A&P

L'analyse proposée par A&P s'inscrit en partie dans la dynamique qui vient d'être développée pour les formes schématiques. Les auteurs n'envisagent certes pas de rendre compte de l'ensemble des valeurs et des emplois de é-, puisqu'ils s'en tiennent au « modèle français ». Ils prétendent cependant rassembler non seulement sur le plan interprétatif les valeurs élatives et factitives, mais aussi sur le plan syntaxique les déverbatifs, dénominatifs et déadjectifs, et encore sur un plan plus strictement sémantique les différents modes d'interaction avec le contexte, notamment selon que la base est le thème (*épépiner, épouiller*), le but (*évider, émietter, éboiter*) ou l'instrument du procès (*émeuler, épincer, étirer*,

¹³ L'un des rapporteurs me signale à juste titre que l'on retrouve dans les modèles de type réseaux sémantiques développés par Tyler & Evans (2001) cette idée que les valeurs se construisent, se bricolent, en viennent à intégrer leur contexte, à en dépendre puis à en hériter une valeur qui s'est figée et qui n'est plus la valeur de départ. Dans un tel programme, on soutient comme chez Culioli que la variation à laquelle les unités morphologiques sont soumises est une variation organisée. Cependant les principes qui organisent cette variation ont pour effet une forme d'étalement – l'étalement du réseau et de ses branches –, induit par la diversification des contextes embarquant l'unité dans des valeurs différenciées. La came quant à elle tourne en rond (voir le schéma de l'arbre à came avec son décrochage final pour rejoindre la position de départ au niveau supérieur), l'identification se défaisant puis se reconstruisant d'un tour à l'autre. A la place de l'étalement induit par les contextes, les points de vue et les métaphorisations, on a la dialectique du même et de l'autre, qui se rejoue autant de fois que nécessaire, et peut se jouer sur différents plans (relation aux concurrents et au contexte, mais aussi et dès lors déploiement de valeurs plus ou moins sémantiques, pouvant se réduire au conditionnement phonologique, à l'intégration lexicale, ou à une simple règle de construction morpho-syntaxique : on verra ici même ce que cela produit dans le cas de é-). Surtout, à la place d'un sens premier (plus ancien, plus simple, plus fréquent, etc.), on a cette forme schématique qui se retrouve schématiquement et sous différentes formes mais qui se retrouve constamment et intégralement, d'une valeur à l'autre, pour en dire la forme (voir Planchon (2013) pour une critique détaillée des théories des sens premiers).

ébouillanter), selon que la relation impliquée est méronymique (*épépiner*), de simple localisation (*épouiller*) ou de production (*émousser*), selon la nature des objets concernés (objets naturels ou artefacts simples) et selon même la nature de la méronymie (on se reportera à leurs textes pour des exemples de chaque type de méronymie : composant/assemblage, sous-collection/collection, morceau/tout, substance/tout).

Pour ce faire ils recourent à une relation plus générale qu'ils reprennent à Vandeloise et qui leur permet de subsumer toutes les configurations sémantiques qu'ils ont pu identifier : la « relation d'attachement habituel », qui intègre certaines méronymies, des relations de production et des relations de localisation.

Surtout, ce qui les rapproche encore plus nettement de la ligne dynamique envisagée ici pour intégrer la variation est le fait qu'ils choisissent de retenir une caractérisation explicitement revendiquée comme étant non pas seulement générale, mais « sous-spécifiée » (p. 211) : cette caractérisation consiste à poser une dissociation, sans préciser où dans le contexte se trouvent l'élément dissocié, l'objet dont il est dissocié et le résultat de cette dissociation.

Sur le plan méthodologique, cela leur permet de se concentrer sur certaines constructions, dans lesquelles les possibilités du schème sont plus apparentes et plus variées, pour à partir de là extrapoler à d'autres constructions, où ils travaillent à retrouver les mêmes ingrédients. Ainsi, alors qu'ils défendent l'unicité du *é-* dans ce « modèle français », ils s'autorisent à cantonner dans un premier temps leur analyse au seul cas des *é-* dénominaux, et singulièrement à ceux dans lesquelles la base est le thème, où il leur apparaît que les catégories subsumées sont plus nombreuses (plusieurs types de méronymies, mais aussi des relations de localisation habituelle, ou de production). Ils élargissent alors progressivement à d'autres cas, dans lesquels ils soutiennent pouvoir retrouver les mêmes traits, éventuellement sous des formes plus détournées ou plus implicites. Dans ces autres cas, les ingrédients sont là, mais ailleurs, et ont pris d'autres formes : le contexte est donc bien là schématisé, et il l'est de manière grossière (schématique dans ce sens), sans entrer dans le détail de la façon dont dans chaque cas la valeur se compose.

2.2. *D'un cognitivisme l'autre : gestes contre relations ; topologie contre ensemblistique*

On rappelle les ingrédients en question, tels qu'ils sont récapitulés en conclusion de l'enquête :

« les dérivés en *é-* (du modèle français) expriment la dissociation par un agent intentionnel d'une relation d'attachement habituel créée naturellement et à laquelle il s'oppose. » (p. 228)

Cette caractérisation s'inscrit de manière revendiquée dans le paradigme d'une sémantique cognitive, qui propose d'ordonner les catégories sémantiques sur des catégories cognitives établies de manière indépendante : telle est la catégorie de

l'attachement habituel, comme aussi les différentes sous-catégories de relations de méronymie.

Une telle approche pâtit d'être foncièrement statique : elle repose fondamentalement sur les relations que peuvent entretenir les entités¹⁴. Dès lors, la dissociation invoquée pour rendre compte de la valeur de é- s'entend moins comme un geste que comme une relation entre des « parties » qu'il faut identifier systématiquement et qui seront les parties séparées. Cela ne pose pas de difficulté pour les cas où l'on a extraction d'une partie, qui est bien séparée du tout. Cela s'applique aussi pour les cas de désintégration d'un tout (*émiettage*, *effilochage*) où les parties (miettes, filoches) se trouvent de fait dissociées les unes des autres. Cela pose plus de problèmes dans le cas de l'*éventrage*, où les auteurs à la fois invoquent des sous-parties du ventre ainsi découpé en deux, à la fois cherchent à retrouver une dissociation entre ventre et corps sinon corporelle du moins fonctionnelle (le ventre ne servant plus à grand chose une fois éventré). C'est cependant surtout pour des verbes comme *étirer* d'une part, *échauffer* ou *égayer* de l'autre qu'une telle recherche de parties trouve ses limites : pour *étirer* sont invoquées des parties internes à l'objet étiré qui seraient ainsi « distendues » par l'étirement (A&B 2007, p. 43) ; pour *échauffer* et *égayer*, il faut aller jusqu'à mobiliser des bouleversements internes de parties internes « non indiquées », rapportées alors à « la chimie des substances ou l'alchimie des sentiments » (ibidem, p.44).

L'approche culiolienne revendique aussi cette idée selon laquelle les formes linguistiques renvoient fondamentalement à des opérations cognitives, mais les opérations en question ne se réduisent pas à des mises en relation et encore moins à des relations entre entités, que celles-ci soient réelles, pensées, perçues ou supposées. Au ressort du cognitif chez Culioli, il y a des gestes, gestes effectifs et gestes mentaux, pour faire avec le réel. Et ces gestes supposent un savoir sur le monde et ce qui y advient, qui est tout à la fois pratique et conceptuel, et qui en tout état de cause fait appel à une haute capacité d'abstraction (voir notamment les références aux gestes et aux pratiques traditionnelles dans Culioli & Normand (2005, p. 284-285) par exemple).

A&P rapportent bien les effets de é- à un geste – celui de cet « agent intentionnel » s'opposant à l'attachement. Et ils manifestent leur intérêt pour ces gestes relevant de « métiers traditionnels » (p.207) – *égrainage*, *émoussage*, *écornage*, etc. -, qu'ils jugent presque plus dignes d'intérêt que les oppositions des termes « savants ou semi-savants » entre intérieur et extérieur. Mais c'est

¹⁴ Noter que Tyler et Evans (2011) revendiquent explicitement (pour la préposition *over* qu'ils analysent et pour les prépositions en général) une valeur première non dynamique, les valeurs dynamiques étant rapportées à l'effet d'un contexte verbal (et à nos connaissances sur le caractère plus ou moins mobile et plus ou moins stable des entités du monde dont il est question dans une phrase en *over*). Il est possible qu'*over* soit statique, quoi qu'on puisse en douter, les relations de dépendance entre les entités en relation – qui sont dites être « within each other's sphere of influence » (p. 736) – supposant de fait une forme de dynamisme intégré (pour que chacun puisse influencer sur l'autre, il faut bien que l'un comme l'autre soit potentiellement sinon en mouvement, du moins en variation). Nous soutenons en tous les cas ici qu'é- ne l'est pas.

bien en termes de relations entre parties que ces gestes sont décrits (attachement puis dissociation).

Pour restituer les gestes dans leur dynamique, Culioli se dote d'un outillage qui fait défaut à la sémantique cognitive à laquelle ils font appel : d'une part l'outillage topologique grâce auquel les logiques strictement ensemblistes se voient compliquées par des frontières et des extérieurs aussi constitutifs des ensembles que l'intérieur lui-même, et qui confèrent de ce fait aux tous comme à leurs parties des propriétés variables de continuité et de densité¹⁵ (voir Culioli 1987) ; d'autre part l'outillage vectoriel, qui induit mouvements, directions et champs de force (voir Culioli 2011).

De fait, avec une perspective seulement ensembliste sur ce que peuvent être les parties et ce que peuvent être leurs relations, on va voir qu'on ne se donne pas les moyens nécessaires pour pouvoir saisir des paramètres pourtant décisifs de la configuration déployée par é-

2.3. L'étranger

Le premier de ces paramètres joue un rôle particulièrement important dans les configurations élatives basiques sur lesquelles l'étude de A&P s'appuie : dans ces configurations, l'élément qui va faire l'objet de l'extraction n'est pas n'importe quelle partie du tout dont il doit être extrait ; il est donné comme étant à un titre ou un autre étranger à ce tout.

A&P évoquent au demeurant le fait que la partie extraite doit être non similaire au reste : ils expliquent ainsi que cette partie ne puisse être une simple tranche ou l'élément d'un tout valant comme une collection. Simplement cette propriété n'est pas à proprement parler thématifiée dans la caractérisation retenue. Elle est en revanche évoquée à l'occasion de la description des métiers qui utilisent ces termes, donnés comme consistant à « séparer le nuisible de l'utile » (p.207). Derrière cette notion de nuisible, c'est bien le thème du parasite (qui n'est pas n'importe quel « habituel ») ou au moins du mauvais qui se profile : le pou sur la tête qu'on épouille, la mousse sur la pierre qu'on émousse, les pierres sur le terrain qu'on épierre. Sans doute l'étranger peut-il être une branche pour un arbre, ou des pépins pour un fruit : l'élément n'est pas nécessairement effectivement nocif, il suffit qu'il soit hétérogène, et qu'il soit malvenu (l'arbre a trop de branches, le fruit se consomme sans pépins). D'une façon ou d'une autre, on a affaire à un point d'extériorité pourtant situé à l'intérieur d'un tout que l'on voudrait lisse, net, compact, homogène, consommable.

Le fait est que l'hétérogénéité en question peut prendre des formes variées. Notamment quand il s'agit des fils ou des miettes qui en eux-mêmes paraissent

¹⁵ La référence à la topologie prend ainsi une forme calculatoire, dans laquelle intérieur, extérieur et frontière se définissent par des propriétés topologiques de voisinage qui ne sont pas réductibles à des affaires de plus ou moins grande distance, ce qui permet de dépasser le caractère métaphorique des références aux sphères d'influence, au « potential contact » ou aux zones « proximales », qu'évoquent Tyler & Evans 2001 (p. 736).

constitutifs d'un tout, mais qui ne le constituent qu'à condition de perdre leur hétérogénéité, qui annulerait l'homogénéité du tout, réduit à n'être plus que l'amas qu'ils constituent.

Une autre des manifestations de cette hétérogénéité sera que les parties concernées correspondent volontiers à des parties périphériques : pointes, flancs, têtes, écailles et peau (*épointer, efflanqué, étêter, écailler, épucher*) sont des extrémités, situées en tant que telles au bord de l'extérieur. Elles sont la part d'extérieur du corps, sa part extrême, son bord¹⁶.

Est-il possible de mobiliser un concept d'extériorité réunissant ainsi étrangeté, hétérogénéité et extrémité ? C'est en tous les cas ce que marque é-, mais aussi le *ex-* dont A&P ne veulent pas traiter, parcourant lui aussi un chemin allant de l'extériorité à l'extrémité. Il n'est pas anodin que cet *ex-* latin fasse ainsi retour dans les valeurs retenues : comme le retour d'une étrangeté qui aurait été refoulée.

Bien évidemment, la notion d'extérieur que propose la topologie ne permet pas, ou en tous les cas pas directement, de rendre compte de cet « extérieur interne » : l'extérieur topologique est comme on peut s'y attendre nécessairement une partie du complémentaire de l'intérieur. Il ne s'agit donc pas d'appliquer directement la notion topologique d'extérieur. En revanche la notion topologique d'intérieur fournit bien l'outillage permettant de modéliser le statut d'extériorité interne (ou d'étrangeté) tel que nous avons pu le repérer : l'intérieur d'un ensemble est une sous-partie de cet ensemble, caractérisée par le fait qu'aucun de ses points n'a dans ses voisinages le complémentaire. Les points qui sont au bord ne font donc pas partie de l'intérieur parce qu'ils sont voisins du complémentaire. Et l'intérieur doit être homogène pour que les voisinages de ses points ne risquent pas de rencontrer l'extérieur.

La partie que é- extrait doit donc ne pas être dans l'intérieur : elle doit être au bord, où dans une zone hétérogène où l'extérieur menace.

Point étranger, point extrême, point de dissociation virtuelle (avant qu'une dissociation soit effectuée), la partie qu'extrait é- doit être au sein du tout dans le complémentaire de l'intérieur de ce tout : sur les bords, et dans les lignes de discontinuité.

Cette extériorité prend cependant une autre forme, manifeste notamment dans les verbes *s'écrier, égayer* ou *ébranler* qu'A&P rapportent à l'alchimie interne des sentiments, où quelque sentiment, quelque gaieté, quelques cris, ou quelques doutes émergent. Pour ceux-là, il y a l'idée (sur laquelle on revient dans la

¹⁶ De ce point de vue, la gorge et le ventre, respectivement égorgée et éventré, figurent non pas directement des points extrêmes, mais bien des points de frontière entre extérieur et intérieur. De fait dans l'égorgement comme dans l'éventration, c'est d'abord la peau de cette gorge et de ce ventre qui est impliquée : la peau et tout ce qui avec cette peau sert de bord pour protéger l'intérieur de la gorge et l'intérieur du ventre et les empêcher de sortir. De fait, l'effet attendu et trash des deux opérations est le jaillissement du sang pour la gorge, des entrailles pour le ventre. Gorge et ventre relèvent donc bien du même dispositif que tête, écaille, peau et queue, quoiqu'il ne soit pas question de les dissocier : ils sont des bords séparant l'intérieur de l'extérieur.

section suivante) que quelque chose – gaieté, cris, doutes - se trouve mis au grand jour, exposé. Mais il y a une autre idée qui est que ce quelque chose qui émerge ainsi était d'une façon ou d'une autre extérieur au corps : ce qui émerge a été provoqué par quelque déclencheur, quelque déstabilisation, externes. Sentiment ou déstabilisation qui sans doute relèvent de « l'alchimie des sentiments », mais surtout se donnent comme des forces extérieures à l'être : des forces de perturbation de cet être, mais surtout des forces externes. Quant un être s'écrie, ce n'est pas tant lui qui crie, que quelque chose d'extérieur à lui qui le pousse à produire ces cris irrépressibles. De même quand il s'égaie, paraît ébranlé ou éperdu, il manifeste quelque chose qui l'affecte de l'extérieur : il est agi.

Dans ces cas de figure, ce qui va ainsi s'exprimer est extérieur à deux titres : il est extérieur en tant qu'il est perturbateur (qui vient rompre l'homogénéité de l'intérieur, comme précédemment), mais il l'est simplement aussi en tant qu'origine externe.

Cette thématique de l'origine, mais plus précisément de l'origine en tant qu'elle est externe à ce sur quoi elle agit, est certainement importante pour la configuration que met en œuvre *é-* : c'est en cela que *é-* se trouve proche de la préposition *de*, qui parfois l'accompagne (*s'extraire de*, etc.), et de la préposition latine *ex* à laquelle il est lié¹⁷. Simplement l'origine paraît souvent confondue avec l'intérieur dont l'émergeant émane, avec ce dont telle partie est extraite. Il semble qu'il faille disposer d'une notion d'origine plus stricte, renvoyant à cette idée d'origine externe : ce qui guide et détermine l'extraction est extérieur à ce qui advient. Ça crie tout seul, ça m'ébranle, ça pleure en moi.

Il est important d'insister sur le caractère étranger de ces forces qui se manifestent quand je pleure éplorée, je souffre éperdue, je m'écrie de joie ou de stupeur. Car cette extériorité-là prend une autre forme, cruciale pour comprendre cette fois ce qui se joue dans les *étirements*, les *élançements*, et autres pratiques de l'*élévation*, de l'*élevage*, de l'*étalage* ou de l'*étendage*. On étend sur, on étale sur – à chaque fois donc dans une situation exposée au regard (extérieure à ce titre), mais surtout déterminée par le support qui est celui de cette extension : corde à linge, surface, voire même longueur prédéterminée pour *étirer*. De même l'*élevage* comme l'*élançement* sont sans doute dirigés vers l'extérieur, relevant à ce titre de la dissociation dont parlent A&P, mais ils sont d'abord dirigés : une visée les détermine, celle de l'éleveur, ou celle de la personne qui s'élève ou s'élançe et vise le haut comme le loin. Le levage ou le lancement peuvent en eux-mêmes appeler hauteur et lointain. Mais l'*élevage* et l'*élançement* supposent un but, une destination qui ordonnent le mouvement.

Qu'il s'agisse d'*étendage* ou d'*élançement*, le geste produit s'aligne sur un vecteur (support ou force) qui lui préexiste et lui est à ce titre extérieur.

¹⁷ A noter que cette affaire d'origine émerge aussi à un moment dans les descriptions proposées par A&P, à propos de l'effilochage et de l'effilage, quand il est question que le tissu revienne aux fils qui constituent son état d'origine (p. 222).

Force externe, extrémité, point d'hétérogénéité, la thématique de l'étrangéité prend ainsi des formes variées, mais qui paraissent décisives pour comprendre ce qui se joue dans ces gestes et ces avènements. Avec é- l'étranger est toujours de la partie.

2.4. L'exposé

Il y a une autre propriété qu'A&P rencontrent sur leur chemin à plusieurs reprises bien qu'elle n'apparaisse pas en tant que telle dans la caractérisation finale : la question de la visibilité et de l'apparence externe des parties qui se trouvent exposées au regard suite à leur extraction. Ainsi, à propos du cas d'*effiloche*, il est dit que ces filoches qui n'ont pas de « saillance visuelle » (p.221) dans le tout avant de se trouver dissociées, acquièrent alors « des propriétés visuelles (liées à la géométrie ou /et à la consistance /texture) assez aisément identifiables ».

Ce rapport au visible se manifeste aussi dans l'une des propriétés qui est bien identifiée par les auteurs (quoique elle non plus ne soit pas reprise dans la description finale, comme si elle allait de soi, ou se déduisait du caractère intentionnel de la dissociation effectuée), qui est le caractère téléique du procès. Or le fait est qu'il ne s'agit pas seulement de téléicité au sens où le procès est finalisé : il s'agit d'aboutir effectivement à une forme d'état résultant (qu'exprime sans doute l'interprétation résultative associée au nominal « dissociation ») qui est ce but que thématisent les emplois dits factitifs. Or ce qui caractérise un état résultant n'est pas seulement qu'il puisse tenir lieu de finalité au procès : l'état résultant est un état, en tant que tel perceptible, et dans lequel se perçoivent les effets de ce qui l'a produit.

L'importance du rôle joué par cet état est évidente dans le cas des factitifs renvoyant à un état de désintégration (*émiété*, *effiloché* notamment). Elle l'est tout autant pour les cas d'élativité dans lesquels l'homogénéité prend une forme de fait visuelle : un état lisse, débarrassé de ses impuretés, de ses aspérités ou de ses extrémités, est ce qui caractérise l'*émoussé*, l'*ébranché*, ou l'*étété*. Qu'il s'agisse de fait essentiellement de l'état du tout plutôt que de celui des parties livrées au regard est particulièrement intéressant dans le cas d'*évider* que discutent A&P : ainsi qu'ils le montrent, *évider* s'oppose à *vider* dans la mesure où ce qui est retiré est bien une partie de l'arbre et non pas n'importe quel contenu ; en revanche ce qu'ils ne disent pas est que l'évidage ne saurait consister à éliminer une partie du cœur de l'arbre ; il faut que le résultat soit une forme particulière, évidée justement, et permettant de fabriquer avec ce tronc évidé une forme de pirogue.

Dans la série *égayer*, *écrier*, *ébranlé*, on mesure clairement l'importance de l'état résultant dans lequel gaieté, cris et ébranlements se manifestent. Et c'est aussi ce qui est en jeu dans les formes comme *étaler* où il s'agit bien que quelque chose soit exposé au grand jour, aux yeux et aux sus de tous. On le mesure aussi dans des formes comme *étendre* ou *étirer*, dans lesquelles il y a bien un tout qui est porté au regard, dans tout son long.

Cette affinité de *é-* avec l'état se manifeste enfin dans une propriété particulièrement intéressante des mots en *é-* : ce sont volontiers des participes passés sans forme verbale associée : *efféminé, éploré, éraillé, étriqué, efflanqué, effréné*, qui décrivent des attitudes, des pleurs, des raies, des formes.

Là encore, on retrouve une dimension qui est caractéristique du modèle latin qu'A&P ont voulu écarter, avec les valeurs d'exposition, d'émergence, d'expression : de manière générale, l'*é-/ex-* est exposé au regard.

2.5. *Bord à bord ou ligne à ligne : le fil à suivre*

L'essentiel cependant de ce qu'exprime le *é-* du modèle dit français est ce geste que vise à décrire le terme de dissociation. On a vu ci-dessus que ce terme a le défaut de réduire le geste en question à la relation qu'il défait entre parties et tout. Le décrire d'une manière qui soit plus précise paraît néanmoins difficile dans la mesure où il se trouve prendre de fait des formes particulièrement variées : entre les gestes de l'épépinage, de l'ébranchage, de l'érouissage, de l'égorgeage, de l'effilage, de l'émiettage, de l'épointage, de l'étendage ou de l'étirement il n'y a pas grand chose de commun. Mais s'il n'y a pas grand chose de commun, c'est justement parce que cette forme est déterminée non pas tant par l'objet concerné (à la différence de ce qu'on a dans *dénoyauter*, où le geste consiste en quelque sorte à entourer puis extraire le noyau en question), mais par l'état qui est visé et où cet objet se trouve rendu visible : on pense encore à l'*évidage* qui renvoie à des gestes suivant au plus près le bord de l'arbre évidé, et donc la forme à évider, telle qu'elle sera évidée, quand le vidage peut prendre quant à lui tous les moyens pour arriver au résultat visé¹⁸ ; on pense aussi à l'*étalage* qui suit au plus près la surface sur laquelle l'objet est étalé, à l'*érouissage*, dont on imagine qu'il procède par grattage ou par raclage, suivant au plus près la forme sans mousse visée, à l'*effilochage* qui suit méticuleusement les formes de la filoché qu'il s'agit de rendre visible. On peut penser à l'*éminçage*, qui obtient des découpes minces parce que chacune coupe suit au plus près d'abord le bord, puis la coupe précédente ; à l'*épointage* où il s'agit de trancher au plus près de la pointe, dans la ligne qui est celle du bord général de l'objet qu'il s'agit d'épointer. On peut penser aussi à l'*énumération*, où il ne s'agit en aucun cas de *dénombrer* en visant à rapporter à un nombre l'ensemble dénombré : dans l'énumération, l'objet est d'arriver à donner la liste intégrale des éléments constituant une collection, et de les donner un à un – si nécessaire

¹⁸ Sans doute faut-il envisager sur le même modèle le cas de l'*évasement* ou même de l'*élargissement* : à propos d'*élargir*, A&P s'inquiètent de l'une de ses valeurs quand il s'agit de rajouter une pièce de tissu sur une jupe (plutôt que de la retirer comme les valeurs élatives l'entendent) ; ils ne voient pas cependant que ne sont à élargir que des fosses déjà formées, routes, fossés, ou jupes (prises là comme des tuyaux autour des hanches) ; ce sont ces fosses que l'élargissement vise à renforcer, pour les amplifier de la même façon que le creux de l'évidage vient redoubler l'arrondi du bord de l'arbre.

en s'aidant de nombres pour les numéroter. Le geste est donc du même ordre que dans l'*effilochage* : il s'agit d'exhiber l'un après l'autre les éléments en question.

On voit que dans une partie des cas la ligne est le bord qui sert de frontière externe au tout (bord du tronc évidé, bord de l'objet émoussé, émincé ou épointé, bord de l'étal). Dans les autres, la ligne est une frontière interne entre les différentes parties qu'il s'agit de dissocier. Dans tous, il s'agit de suivre strictement cette ligne, dans tous elle fait fonction de frontière pour l'entité concernée – frontière externe, ou frontière interne entourant les parties étrangères qui constituent le tout – et dans tous, suivre cette frontière procède d'un travail de coupe.

Dans ce travail, quand la frontière est interne, é- construit généralement une forme de pluriel, en discrétisant ainsi chacune des parties qui constituent le tout : on obtient une liste (énumérée), un amas (émietté), une succession (de dents dans *édenter* lorsqu'il s'agit de construire une suite de dents), des collections (les gouttes de l'*égouttage* quand l'eau sur la salade était continue ; ou les poux, retirés un à un de là où ils grouillaient).

Quand la frontière est plus externe, un bord, é- racle ou coupe et coupe net. L'instrument par excellence est la lame : couteau, hache, scie, racle, des outils pour *équarrir, équeuter, écailler, éplucher*, pour couper au plus près, bord à bord.

Ces considérations permettent de voir d'un nouveau jour ce qui est en jeu dans l'*égorgement* ou l'*éventration*, qui sont bien affaire de lame, éventuellement de déchirure s'il n'y a pas d'agent externe à l'éventration : la ligne marquée par la lame ou par la déchirure, son empreinte dans la chair, avec les deux bords de la blessure bord à bord ne sont pas pour rien dans ce que dit ce é- là. Il s'agit d'introduire une discontinuité entre deux bords.

On voudrait voir aussi la marque de ces effets de recouvrement bord à bord ou lame à bord dans d'autres cas de figure où é- marque non plus une coupe mais un redoublement : ainsi lorsqu'il est question du passage d'une impulsion à ses manifestations (les cris ou la gaieté ou les soubresauts venant manifester émotions, joies ou inquiétudes) qui viennent bien s'aligner sur cette origine qui les cause ; ainsi des *ébats* s'alignant sur les émotions qui les causent ; ainsi des *émotions* elles-mêmes s'alignant sur ce qui les meut ; ainsi des *désirs* quand se faisant frénésie ils deviennent *effrénés* ; ainsi tout de ce qui s'*effectue* de manière générale, ce passage à la réalisation étant bien un redoublement qui s'aligne sur ce qui était à effectuer. Toute manifestation est ainsi impliquée, en tant qu'elle emporte avec elle ce qu'elle manifeste, dont elle est l'empreinte visible, et qu'elle vient redoubler.

On a encore un tel effet de redoublement ligne à ligne, dans les é- qui marquent que ce qui advient s'aligne sur un support, sur un modèle, ou même sur un vecteur lui donnant sa direction : *étendu, étalé, épandu* sur le support du fil, de l'étal ou de la surface, *efféminé* sur le modèle du féminin, mais aussi *étirer* vers le grand, *élever* vers le haut, *élancer* vers le loin, tous tenus par une direction qui les guide et leur sert en quelque sorte de tuteur.

Ainsi que ce soit dans le bord à bord du tranchant, ou quand les effets suivent les causes, ou quand les faits s'inscrivent dans la dynamique d'un vecteur qui les détermine, *é-* voit double : il y a la ligne et il y a ce qui la suit.

2.6 Couper ras, filer droit : l'équerre

La thématique du redoublement qui vient d'être identifiée est assez inattendue. Que cet effet ne soit pas perçu est lié peut-être au fait que la coupe suive souvent la ligne même qui sert de limite à l'intérieur – limite sur laquelle *é-* coupe au plus ras. Redoublant cette ligne, elle est de fait difficile à percevoir, surtout lorsque l'on s'est focalisé sur les entités en relation, au détriment des gestes effectués.

Cela explique le problème rencontré avec *égorger* ou *éventrer*, pour lesquels la coupe se trouve être tout à coup transversale et devient visible. Elle est doublement transversale : transversale sans doute parce qu'elle est une simple ligne sur la surface de la gorge ou du ventre ; mais transversale surtout parce qu'elle traverse la peau, droit, dans l'épaisseur, vers l'intérieur.

Or, cette orthogonalité, ici manifeste, s'avère être aussi présente dans les autres emplois : ainsi quand on coupe ras, orthogonalement à tout ce qui dépasse. On coupe les branches orthogonales au tronc ; on *équarrit*, bien carré ; et même lorsqu'on *évide* en suivant la courbure du tronc, c'est bien une équerre qui mesurera qu'on reste bien à égale distance de son bord. Même l'aplatissement de l'*écrasement*, de l'*émincage*, et aussi de l'*émiettage*, relèvent du geste de l'orthogonalité : on aplatit orthogonalement à l'épaisseur de l'objet. L'*effilochage* aussi s'obtient en tirant les fils orthogonalement à la surface du tissu.

Cette orthogonalité enfin est ce qui explique gestes d'*élévation*, gestes d'*élanement* et gestes d'*expulsion* : vers le haut, orthogonal au sol dans l'*élévation*, vers le loin, orthogonal au près dans l'*élané*, vers la sortie que ce soit dans l'*émergence* ou dans l'*expulsion*.

Vers le haut, vers le loin, vers le dehors, vers le plat, vers le dedans, au plus ras : les directions sont différentes, mais l'orthogonalité reste. *é-* se joue à l'équerre.

2.7 Vers une forme schématique

Comment rassembler les morceaux ? Composer l'ensemble des éléments qui ont pu être explicités.

Il faut l'étranger, et donc un intérieur. Il faut l'exposition : l'intérieur rendu visible depuis son extérieur. Il faut une ligne : c'est via cette ligne que l'intérieur s'expose. Il faut que la ligne soit orthogonale à ce qu'elle expose. *É-* s'y aligne.

On perçoit tout de suite les failles du raisonnement : tous les paramètres sont là dépliés, mais chacun fait référence à une notion liée à é-, qui l'extériorité, qui l'exposition, qui l'équerre, qui l'étrangeté. La circularité des explications sémantiques poussée à l'extrême. D'une certaine façon, on en vient à dire que é- signifie é-, ou du moins signifie ex-. Un grand progrès.

Un progrès néanmoins : parce que toutes les facettes de ex- ont été déployées, telles qu'elles s'expriment dans les notions d'étrangeté, d'exposition, d'extériorisation et d'équerre. Des facettes qui ne sont pas identiques précisément. é-/ex- s'avère avoir plusieurs facettes, déplier plusieurs paramètres, que l'on entend tous et pour cause dans les mots qui utilisent é-/ex- mais qui n'en sont pas moins à chaque fois pris sous une facette ou sous une autre. é-/ex- est une figure que l'on pourrait sans doute dessiner, avec des variantes cependant dans la forme prise par le dessin (selon que l'étranger est un extrême au bord, ou un hétérogène au cœur, ou une origine à la source ; selon que la ligne est centripète ou centrifuge). Mais s'il s'agit de la dire avec des mots, quels mots pourraient la dire mieux que les mots en é-/ex-. Dans leur variété¹⁹.

Un grand progrès : é- a été déplié dans le détail précis du geste qu'il dessine. é- a été déplié schématiquement (en gros), sans préciser plus que ce que é- détaille : sans préciser si la partie est au bord, au cœur, à la source, si le mouvement est centripète ou centrifuge, sans préciser quel est l'objet, sans préciser quel est le geste exact, sans préciser où est le thème, la source, le but.

3. VARIA

Reste la variation, d'un mot à l'autre, puisque les mots suffisent comme on vient de le voir à thématiser un aspect ou l'autre de é-/ex-.

Une part est extérieure à é- : liée à la cuisine syntaxique et à son bricolage (par greffe, raccordement, composition, doublage, avec la base, le complément, l'entour) ; liée aussi à la cuisine référentielle, à l'infinie variété des formes du monde, mais surtout à la façon dont cette référence s'ordonne (notamment selon que les référents sont donnés comme de simples quantités, comme de simples qualités, ou comme des entités – objets ou faits – déterminées quantitativement et qualitativement²⁰).

Une part est liée cependant à la façon dont l'identité de é- se construit, entre syntagme et paradigme. Et là s'enclenche la dialectique, celle rapportée à la came évoquée en 1.4, qui fait que d'un moment à l'autre, ce n'est plus vraiment le même é- auquel on a affaire.

C'est là que le é- du « modèle français » qu'A&P choisissent de circonscrire et où é- opère aussi diagrammiquement que possible sur son contexte (avec un objet, un tout, un but, un instrument), se différencie de fait du « modèle savant

¹⁹ Voir De Vogüé (2004) qui a le même problème avec le lexème *fil*, distinguant dans sa forme schématique le filant, le filé, le fileur, le filage.

²⁰ Voir notamment Romero & Traugezza ici même.

ou semi-savant » où *ex-* s'oppose à *in-* : c'est bien la relation de *é-* avec sa base qui est en jeu dans la première configuration ; et c'est bien la relation de *ex-* avec ses concurrents dans le paradigme ouvert par cette même base (*in-* ou *ex-* dans le contexte de *-térieur*) qui est en jeu dans la deuxième. Et le *ex-/in-* est plus autonome et motivé, puisqu'il fait l'objet d'un choix à contexte égal, quand le *é-* français est plus opératif, puisqu'il opère sur le contexte, dont il ne peut pas être dissocié.

A ce jeu-là des degrés d'autonomie par rapport au contexte et des degrés de fusion avec ce contexte, on peut faire jouer la came. Non plus directement sur les relations de *é-* avec ses concurrents, mais sur ses relations au contexte. Et là aussi la came déploie 5 temps : 5 moments où à chaque fois la relation entre l'unité et son contexte se rejoue autrement. On prévoit donc 5 *é-*, pour cette came-là, d'autres pouvant venir rejouer encore autrement la partie, sur le plan diachronique, sur le plan sémantique, sur le plan phonologique, sur le plan lexical, sur le plan syntaxique, démultipliant ainsi les moments, ajoutant des motivations, pour rajouter un *é-*, pas tout à fait le même, pas tout à fait un autre.

Au moment 1, *é-* est indissociable de son contexte, imposé par lui, sans autonomie aucune, sans valeur, sans effet : w, il permet seulement d'amener ce contexte qui l'exige. *é-* prothèse, pour passer du silence au groupe consonantique, comme un élan : *é-* avant *sp/st/sc*. Un segment strictement phonologique. Qui dit juste ce qu'il est : un début, une amorce. Le temps 1 cependant est mouvant, parce qu'entre amorcer et dire l'amorce il y a comme la feuille du papier du signifiant à son signifié, surtout lorsque le signifié en question n'est rien d'autre qu'un geste, d'amorce justement : *é-* préverbe, amorçant le changement d'état qu'opère ainsi le verbe. Le temps 1 est mouvant aussi parce que de son côté le *s-* peut prendre sens, ou avoir pris sens : cet *s-* peut par exemple être un autre avatar d'un *ex-*, comme cela semble être le cas en italien où pour les mêmes valeurs il n'y a jamais de *é-*, mais ce *s-* qui reste, qui signifie autant que le *es-* des langues voisines ; comme c'est le cas souvent, pour divers préverbes, si l'on en croit Turcan qui parle des mémoires de préverbes passés. Sans compter pour les groupes *st-* les cas où c'est le *t* qui est signifiant, ce qui lui arrive plus souvent qu'à son tour, résidu de supin, marque par excellence de la résultante, ce *t* apparaissant dès lors volontiers pour le passage au passé, produit un *é-* déjà plus signifiant : ainsi à côté du *e-* de *est*, *êtes*, voulus par le hasard phonologique des *t* de personne, on a le *é* de *était* et de *été*, qui avec un *t* marque de passé prend du sens. Un *é-* donc qui peut être là comme ne pas y être, parce que le contexte le prévoit, mais qui du coup, quand il est là, prend sens.

D'où le moment 2, où *é-* a pris sens, où il a été choisi dans tel contexte pour ajouter un effet de sens. Le contexte existe, il est autonome, *é-* est distinctif : avec *é-* ou sans *é-* ce sont deux mots différents – *tirer/étirer*, *lancer /élancer*, *lever/élever*, *tendre /étendre*. *é-* a alors une identité forte, dissociée de ce que pose le contexte : il faut là que le contexte ne joue pas d'autre rôle que ... d'accueillir ce *é-*. On a donc une identité qui ne s'appuie pas sur le contexte :

=(w). On voit bien ce qui se joue dans ces paires minimales : la base dit le mouvement - *tirer, lancer, tendre* -, é- donne le départ, et la direction : vers le haut, vers le lointain, tout du long. Le é- de la mise en mouvement, de l'amorce, de l'élan. Le véritable préverbe. Cette fois amorce de geste et non plus seulement de son.

Le contexte ne se laisse pourtant pas minimiser beaucoup : il faut que le verbe dise le mouvement, c'est donc bien sur lui qu'é- opère. On bascule vers le 3^{ème} moment. La came continue à tourner.

Dans le 3^{ème} moment, le contexte est là, et c'est lui qui décrit, explicite ce que é- opère : c'est le modèle français et artisanal, avec tout à porter de main dans le contexte – l'objet, l'étranger, le bord, la ligne orthogonale – é- n'a plus qu'à s'aligner sur cette ligne. L'identité de é- est là toute entière dans son contexte. On a le contexte w, et c'est sur cet w que = s'assoit : (w, ≡). Ici ce que marque é- est bien un geste, et non pas seulement une amorce : un geste mené à terme, opérant sur un objet, avec son instrument – coupant ras, bien au carré. On est dans la configuration du modèle français, productif, obéissant à un schéma interprétatif qu'Apothéoz (2003) décrit comme formellement diagrammique, et qui serait tout propice aux Règles de Construction de Mots de l'école de Corbin (1987) si ce contexte n'avait de fâcheuses propensions à virer au bricolage. On voit comment ce é- là, tout entier déplié dans son contexte, perd son sens et son autonomie à son tour : é- s'est perdu dans son contexte, est devenu une affaire de miette, de pointe ou de franges. La came tourne : pour remotiver, il faut que é- agisse hors contexte, tout seul, en s'opposant dans ce contexte à un concurrent²¹.

4^{ème} moment : é- est à la fois séparé de son contexte – il signifie tout seul, il suffit de dire *ex* – et nettement différencié au sein d'un paradigme. *é-/ex-* se construit par différence avec *in-*, ce qui le remotive, mais aussi ce qui le stabilise – et tend à lui faire perdre toute dynamique. Deux espaces, *in-* et *ex-*, dedans, dehors. La dynamique ... est laissée au contexte : *térieur, tériorisation, position, plication, plicitation*, des bases savantes, parce que latines et construites à l'aide de tous ces suffixes aspectuels qui marquent la résultante (*-tion, -ation, -isation*). *Ex-* n'est plus qu'une direction, une zone, tout le mouvement étant construit par ailleurs, par une base non autonome mais construite. On n'a pas de diagrammaticité, mais on a ce qu'Apothéoz (2005) appelle un micro-système lexical, deux séries de mots, une variation simple de l'une à l'autre, si du moins l'on veut bien ne pas faire attention à l'identité substantielle de chaque mot, pour ne retenir que les différences : les grandes catégories. A tous ces titres, il y a là pondération sur w : la différence, et elle seule ; l'autonomie totale, comme s'il n'y avait pas de morphologie, comme s'il n'y avait qu'à juxtaposer les composants.

²¹ On pense aux moments signalés par A&P où le français a voulu remotiver un é- ancien en lui restituant la forme *ex-* plus oppositive. On pense plus généralement aux mouvements de remotivation par pression compositionnelle que décrivent Apothéoz & Boyé (2004).

Le 5^{ème} moment est quand les paradigmes s'usent, quand les micro-systèmes s'érodent, quand les contextes redeviennent déterminants, un à un, quand c'est d'eux que dépend la substance même de *é-*, de chaque *é-*. Dans le 5^{ème} temps, il n'y a pas deux *é-* semblables, chacun doit être décrit dans sa forme propre, inséparable du contexte qui le détermine. L'identité est le contexte, toujours variable. Et *é-* s'en tient à faire entendre ce que le contexte dit : c'est la situation décrite par Apothéloz (2005) comme celle du marquage morphologique quand le morphème sert à faire entendre (à marquer) ce qui est là. On a donc à la fois figement maximal, mais aussi motivation maximale, puisque le *é-* fait entendre la base. *é-* marque là simplement l'avènement de ce que dit la base : l'inverse en définitive de qui se passait au temps 2, où le mouvement était dans le verbe ; ici c'est *é-* qui fait le mouvement. *Ebruiter, épouvanter, s'écrier, s'égayer* : bruit, peur, cris, gaieté adviennent. Des bruits, peurs, cris, gaietés qui viennent de l'intérieur, produits d'une source autre, vérité, danger, émotion, joies. *é-* marquent qu'elles s'extériorisent. On a donc toujours la même forme schématique, mais l'étranger est plus une source étrangère qu'une partie.

Il se trouve que c'est aussi dans cette configuration qu'il arrive que se marque matériellement le travail qu'*é-* effectue : c'est là que l'on trouve des participes passés figés (*efféminé, éperdu, éploré*), c'est là que l'on trouve des pronominaux non réfléchis : *s'écrier, s'égayer, s'émouvoir*, dans lesquels le sujet ne fait que réagir à une sollicitation extérieure. Dans cette configuration, on a un état qui advient, dont l'origine est extérieure.

Du moment 5 au moment 1, il y a toute la distance du figement au conditionnement, de la singularité signifiante au signifiant brut, du sens au son. Et pourtant les deux temps coïncident, comme coïncident le signifiant et le signifié, quand le signifiant est ou semble être iconique : entre dire l'émergence d'un état, et dire l'émergence du mot, juste un cran, et le *é-* prothétique prend sens, ou perd son sens, au choix.

BIBLIOGRAPHIE

- Apothéloz D., 2003, Le rôle de l'iconicité constructionnelle dans le fonctionnement du préfixe négatif *in*. *Cahiers de linguistique analogique* 1, p. 35-63.
- Apothéloz D. & Boyé G., 2004, Remarques sur la compositionnalité en morphologie, *Verbum* 26(4), p. 375-385.
- Apothéloz D., 2005, RE- et les différentes manifestations de l'itérativité. *Pratiques* 125-126, p. 48-71.
- Aurnague M. & Plénat M., 2007, *Contraintes sémantiques et dérivation en é-: attachement habituel, naturalité et dissociation intentionnelle*, CNRS.
- Aurnague M. & Plénat M., 2008, Sémantique de l'espace et morphologie: le cas de la préfixation en *é-*, *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* 103.1, p. 201-236.

- Benveniste E., 1962 (1966), Les niveaux de l'analyse linguistique, *Problèmes de linguistique générale*, tome 1, p. 119-131.
- Corbin D., 1987, *Morphologie dérivationnelle et structuration du lexique*. Thèse de doctorat d'état, Université Paris VIII.
- Corbin D., 1989, Contraintes et créations lexicales en français. *L'information Grammaticale* 42, p. 35-43.
- Culioli A., 1968 (1999), La formalisation en linguistique, in : *Pour une linguistique de l'énonciation*, t. 2, Ophrys, p. 17-29.
- Culioli A., 1978 (1999), Valeurs aspectuelles et opérations énonciatives, in : *Pour une linguistique de l'énonciation*, t. 2, Ophrys, p. 127-143.
- Culioli A., 1986 (1990), Stabilité et déformabilité en linguistique, in : *Pour une linguistique de l'énonciation*, t. 1, Ophrys, p. 127-134.
- Culioli A., 1987 (1990), Formes schématisées et domaines, in : *Pour une linguistique de l'énonciation*, t. 1, Ophrys, p. 115-126.
- Culioli A., 1995(1999), Qu'est-ce qu'un problème en linguistique, in : *Pour une linguistique de l'énonciation*, t. 3, Ophrys, p. 59-66.
- Culioli A. & Normand C., 2005, *Onze rencontres: Sur le langage et les langues*, Ophrys.
- Culioli A., 2011, Gestes mentaux et réseaux symboliques : à la recherche des traces enfouies dans l'entrelacs du langage, *Faits de langues*, (3).
- Dal G., 2003, Productivité morphologique : définitions et notions connexes. *Langue française* 140, p. 3-23.
- De Vogüé S., 2000, Calcul des valeurs d'un énoncé 'au présent', *Travaux de linguistique* 40, Bruxelles, Duculot, p. 31-54.
- De Vogüé S., 2004, Syntaxe, référence et identité du verbe *filer*, *LINX* 50, Paris X Nanterre, p. 135-167.
- De Vogüé S., 2011, La langue entre discours et cognition, in Audiffren M., Chuquet J. (eds), *Langage, Cognition et Société*, Presses Universitaires de Rennes, p. 169-196.
- Franckel J. J., Paillard D. & Saunier E., 1997, Modes de régulation de la variation sémantique d'une unité lexicale. Le cas du verbe passer, in : *La locution: entre lexique, syntaxe et pragmatique*, p. 49-68.
- Jakobson R., 1956 (1963), Deux aspects du langage et deux types d'aphasie, in *Essais de linguistique générale*, Seuil, p. 43-67.
- Planchon P., 2013, *Etude de l'identité lexicale et de la variation sémantique des verbes accorder, donner, perdre en français contemporain*, Thèse soutenue à l'Université de Poitiers.
- Turcan I., 2001, Mémoire de préverbes passés : Usages linguistiques et littéraires, et témoignage de quelques dictionnaires de langue française jusqu'au XIXe siècle. *L'Information Grammaticale* 90, p. 50-61.
- Tyler A. & Evans V., 2001, Reconsidering prepositional polysemy networks : The case of over, *Language*, p. 724-765.